I.
ASPECTS DE L'IDENTITÉ CULTURELLE EUROPÉENNE

THÉORIE ET PRATIQUE DANS LE DIALOGUE INTERCULTUREL EUROPÉEN

Dr. Petre Gheorghe Bârlea
gbarlea@yahoo.fr

Abstract: The concept of "cultural dialogue" is hard to define because it belongs to different fields of knowledge and human activity: sociology, psychology, anthropology, communication, etc. The difficulties of theoretical approach reflect, in fact, numerous barriers involved in materializing the concept, in interpersonal relations' practices. Different perceptions, prejudices, external conditions, etc. act both on cognition and affects, resulting in behaviors incompatible with the idea of "dialogue". All this should be known by those who want and are meant to be involved in incresing the availability of intercultural communication.

Keywords: dialogue, culture, convergent factors, divergent factors of Intercultural Dialogue.

1. Définition du concept de « dialogue »

Nous définirions le dialogue comme « *recherche d'un accord universel des esprits* », selon la pensée des auteurs du *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*[1], dans la perspective des analyses opérées par Ch. Perelman et surtout par Francis Jaques.

[1] En fait, Alain Palicar, l'auteur de l'entrée *Dialogue (principe ~),* du célèbre *Dictionnaire de l`altérité et des relations interculturelles* (sous la direction de Gilles Ferréol et Guy Jucquois) (DARI), Paris: Armand Colin, 2003, ne définit pas à proprement parler le concept respectif. La périphrase définitoire que nous venons de citer représente seulement une possible perspective d'analyse, et celle-ci se réalise, en principe, selon la démarche de Francis Jacques, 1985. En ce qui nous concerne, nous allons reprendre cette analyse, sous quelques aspects, ainsi que divers autres

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

Le terme est loin d'avoir été défini en quelque manière universellement acceptée, parce qu'il représente une abstraction, visant un processus, une tendance et non un phénomène accompli. Dans la définition-même que nous venons de tenter ci-dessus, en élevant au rang d'étiquetage une simple mention de l'analyse citée, les mots-clé sont *recherche* et *accord*. Pour dire la vérité jusqu'au bout, A. Palicar, l'auteur de l'énoncé cité, dit seulement que « on désire la recherche », ce qui met encore plus clairement la notion sous le signe d'une option, fait qui signifie, dans les termes de la logique formelle, une irréalité.

La difficulté de la définition provient aussi du fait que le dialogue est un concept revendiqué par deux domaines différents : a) la théorie de l'argumentation ; b) la philosophie (plus précisément, la « philosophie de la rencontre », ce qui signifie aussi sociologie, psychologie, anthropologie, etc.). Mais les deux domaines ne peuvent pas être bien délimités dans la définition que nous cherchons.

Du point de vue des linguistes, le dialogue signifie le mot parlé et compris par l'autre. Mais, même réduit seulement à cela, les linguistes et les philosophes sont obligés à lui attribuer des significations supplémentaires. Ainsi, Martin Buber montre que dans ce que les interlocuteurs se disent l'un à l'autre à travers le mot parlé se crée une « sphère vibrante entre les personnes », qui dépasse la simple recherche de l'approbation des interlocuteurs[2]. E. Benveniste, lui-même, partant de l'analyse strictement linguistique du message verbal, arrive rapidement à des significations logiques, psychologiques et philosophiques du dialogue. Le rapport entre les pronoms personnels, du plan purement grammatical, devient rapport interhumain, dans l'acception la plus générale et la plus philosophique de l'idée:

« *J'institue une autre personne qui, bien qu'extérieure à moi-même, devient pour moi l'écho auquel je dis 'tu' et qui me dit 'tu'.* »[3]

D'ici jusqu'à l'analyse éthique de la communication, instituée par le relationnement des actes de langage, il ne reste qu'un pas. En fait, à cet égard aussi, tout comme à l'égard de tout ce qui est communication verbale ou généralement humaine, le ton a été donné par les antiques. Après la sur-sollicitation de l'importance des termes du dialogue par les sophistes et de

points de vue exprimés dans le DARI, pour formuler, finalement, notre propre position concernant la notion discutée.

[2] A. Palicar, DARI, s.v. *dialogue*.

[3] E. Benveniste, 1966, p. 259.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

leur importance dans le but éducatif de la formation de l'Homme – par Socrate, Platon met le signe d'égalité entre connaissance (*epestème*) et vertu (*areté*), toutes les deux ayant pour moyen de transmission *le dialogue*, compris dans le sens de rhétorique. Si elle ne crée cette relation entre connaissance et vertu, la rhétorique (et implicitement, le dialogue) n'est qu'un simulacre, un art basé sur des apparences et, par conséquent, elle ne doit pas être cultivée, car elle ne conduit pas vers le Bien suprême, vers lequel nous devons tous aspirer (cf. Platon, *Gorgias*, 449a-455e; *Phaidros*, 265-272, etc.)[4].

Revenant aux philosophes modernes, nous observons qu'ils reprennent l'idée du couplage relationnel « je/tu » en perspective éthique. Par exemple, on trouve dans les travaux de Emmanuel Levinas une certaine attitude par rapport à l' « autre », attitude qui semble descendre directement de l'*Ancien Testament* (hébreu) et du *Nouveau Testament* (chrétien) : « *Une philosophie authentique du dialogue aurait pour appui éthique non seulement un relationnement de l'ego* », comme on a dit, mais un effacement presque total de celui-ci. Au début, le philosophe parle seulement de la priorité accordée à l'autre, vue (toujours en termes bibliques) comme une libération de l'Ego de lui-même. L'idée a été perçue comme un paradoxe, car des observations que « je » ne suis pas l'égal de mes semblables il résulte l'obligation d'être infiniment plus exigent avec moi-même qu'avec l'autre[5]. Finalement, il arrive à proclamer *expressis verbis* la suprématie de l'autre :

« *Je perçois Tu comme en dessus de moi-même.* »[6]

Certes, une telle position ne peut pas être acceptée en totalité pour la définition du dialogue. D'ici, deux aspects restent valables :

a) *La disponibilité maximale* que chaque participant au dialogue doit manifester par rapport à l'autre[7]. Elle peut aller jusqu'à l'humilité– réelle ou affectée (ce qu'on appelle « condescendance »). Rappelons que

[4] Pour les idées de Socrate, Platon et Aristote sur les vertus du dialogue/ de la rhétorique et ses contributions à la création d'une société meilleure, cf. P. Gh. Bârlea, 2004, p. 47-63.
[5] Em. Levinas, 1963, p. 24-41.
[6] *Idem*, 1976, p. 40.
[7] Nous adoptons ici le schéma classique du dialogue, comme échange (verbale, mais non seulement) biunivoque. C'est le schéma simplifié, conventionnel « Je » et « Tu ». Certes, au moment de la production d'un message, l'émetteur peut être réceptionné simultanément par plusieurs participants au dialogue, mais la réponse au stimule ne peut être formulée, logiquement, réellement, que successivement, ainsi que, à tout moment, les actants du dialogue sont en permanence seulement deux, bien que même étymologiquement *dialogue* signifie « parler diffuse », car le préfixe est *dia* tout autour », non *di* « deux. »

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

Platon, dans ses *Dialogues*, tout comme Socrate, le personnage qui avait pour prototype le philosophe-maître réel, utilisaient cette stratégie didactique (exprimée surtout par la simulation de l'ignorance) en vue d'encourager le dialogue heuristique.

b) *Tout dialogue suppose une certaine symétrie* entre les subjectivités des deux actants, dans l'acte interlocutionnaire, en principe. C'est un des traits essentiels du concept et le négliger ou le percevoir de dans l'idéalisation des prestations des deux subjectivités, qui se manifesteraient alternativement, également, fluidement, selon le principe des vases communicants, de manière que, comme on comprend de la citation ci-dessus, *je* et *tu* se confondraient, deviendraient des « échos » réciproques. Levinas accepte l'idée d'asymétrie dans la relation d'interlocution, mais a tort lorsqu'il inverse l'ordre. On n'a pas besoin d'être ni grand linguiste, ni grand philosophe pour observer qu'aucun dialogue du monde (ni même celui des amoureux) ne découle également, avec l'alternance quantifiablement symétrique des messages, avec l'égalisation des subjectivités jusqu'au niveau où chaque partenaire devienne l'écho de l'autre. Ni même l'effacement total de Ta subjectivité devant l'Autre n'est un phénomène réel, bien que dans la vie quotidienne il nous semble voir aussi de telles attitudes. L'humilité auto-imposée peut être un signe de la connaissance réelle de la valeur des deux (ce qui se passe rarement), de l'admiration et de l'amour sincère ou, par contre, de l'hypocrisie, etc. Mais, quelle que soit la situation, *ce que nous communiquons a un fort caractère personnel*, nos mots et notre attitude dans le dialogue expriment, en dernière instance, une volonté, plus ou moins cachée à l'intérieur de notre être.

Voilà pourquoi la théorie du dialogue ne doit pas négliger l'idée d'asymétrie. C'est elle qui crée la tension créatrice dans les réalités interpersonnelles, se concrétisant dans la « sphère vibrante » des mots, des gestes, des contenus, et c'est d'ici qu'il faut partir dans la définition du concept dont nous parlons maintenant.

Alain Palicar évoque aussi le courant négativiste, qui mettait totalement sous le signe de l'impossible l'idée de dialogue réel. Il s'agit des partisans de l'idée d'incommensurabilité des théories[*], qui soutiennent que, vu que l'asymétrie n'est pas quantifiable, le dialogue ne peut pas exister, en soi. A cette même conclusion nihiliste arrivent aussi les partisans de

[*] Voir l'exemple du « couple parfait » arrivé à l'âge des grands bilans (« *Comme nous étions jeunes et beaux... !* »).

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

l'universalité des règles méthodologiques, qui partent de la perspective inverse, affirmant que, vu que les règles sont les mêmes pour toute relation interpersonnelle, le dialogue n'a pas de sens, il est « superflu. »

Nous observons de toutes ces positions que le problème de la définition du concept de dialogue se réduit à la possibilité de *quantifier* les contributions des deux actants à la relation asymétrique qui se crée par le dialogue. Cette observation nous conduit vers l'idée de *norme*, et celle-ci, à son tour, ne peut exister sans un *référentiel* et un *code référentiel*.

La norme commune, c'est-à-dire le repère qui représente la condition nécessaire afin que deux actes de parole deviennent communication, c'est la *réciprocité*[8]. Cela ne signifie pas qu'aucun des participants n'« efface » sa subjectivité devant l'autre ou ne dépasse les limites admises par un code de lois socialement accepté. Aceasta nu înseamnă că niciunul dintre participanți nu-şi „şterge" subiectivitatea în fața celuilalt şi niciunul nu depăşeşte limitele admise de un cod de legi socialmente acceptat. La manière dont nous venons de formuler le problème ferait sembler qui nous faisons des concessions à l'idéalisme socio-linguistique de Benveniste. Il n'existe pas de telle réalité dialogique dans le monde. Si, par exemple, nous disons que G8 a débattu le problème de l'emplacement des conduites de pétrole reliant l'Est à l'Europe Centrale, nous avons dès le début l'idée de l'asymétrie. Car l'intérêt est généralement européen, il y a une norme commune de comportement, basée sur des nécessités sensiblement égales, mais le « Groupe des 8 pays les plus développés » discute tenant compte de la position de son intérêt, appliquant le principe que « certains sont plus égaux que les autres », dans une communauté européenne qui prêche le Bien commun. Par conséquent, dans la détermination de « canons du dialogue » ou concernant la « grammaire de l'assentiment » il faut ne pas se faire des illusions vaines, car on n'arriverait à aucune conclusion. Pourtant, dit Francois Jacques, seulement la réflexion à ces concepts est fertile « à l'époque de la dissémination culturelle et de la disparition conceptuelle des discours ». Il ne faut pas négliger la possibilité des violences verbales et des actes non-civilisés, mais la seule chance de construire le dialogue est, pourtant, la *position iréniste*, que le penseur cité assume courageusement.

L'intercommunicabilité je/tu doit avoir pour code normatif le rapport au monde. Cela veut dire que, dans tout dialogue, il faut se rapporter

[8] Fr. Jacques, 1985, p. 16.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

à la réalité du monde environnant. C'est sur ce type d'équation, *je-tu-le monde*, que Fr. Jacques construit toute sa théorie.

L'idée centrale c'est que *les deux actants contribuent à la production d'un seul discours*, quels que soient les codes des communautés d'où ils proviennent et le cadre général de leurs compétences communicatives. L'auteur utilise une belle image, extraite de la théorie de l'harmonie musicale (une *symphonie*, dirions-nous, au sens étymologique). Dialogue ne signifie pas l'émission enchaînée de deux discours (déjà préparés, comme les partitions d'un duo (id.) musical), mais « dans le pire des cas (c'est nous qui soulignons, P. Gh. B.) – ***la production*** 'à quatre mains' d'***un seul discours*** (id.), qui donne voix à la relation interlocutive. »[9]

Par conséquent, *le dialogue signifie une création*, un processus en déroulement. La règle de base c'est « la reconnaissance réciproque des interlocuteurs comme personnes » et le but est « la tentative d'instaurer une relation commune avec le réel »[10].

$$\text{Dialogue} = \frac{\text{reconnaissance réciproque}}{\text{relation commune avec le réel}} = \text{création}$$

L'idée de « processus » en déroulement, de création (commune), autrement dit, de « devenir » apparaît toujours dans les propositions de définition philosophique du dialogue. Cela se voit dans la récurrence de certains termes comme « désir », « recherche », « tentative.»

Jacques met un grand accent sur la notion de « subjectivité », dans le sens qu'un participant au dialogue devient sujet de celui-ci, dans la mesure où s'instaure la relation avec l'autre et de tous les deux – avec la réalité. Entre la communication canonique et celle instituée se crée une tension qui favorise l'expression de la subjectivité. Reflétant les exigences de la communication canonique (les règles générales du dialogue), le sujet est moral. Respectant les règles de la communication instituée (de la communauté dont il fait partie?), « il est social et politique. » Dans tous les deux cas, il « contribue à la génération d'effets de sens et de communauté » (Jacques, 2008, p. 585). Le philosophe cité fait confiance au pouvoir du sujet d'imposer, « malgré la pluralité des codes et de notre appartenance à des communautés fermées », des valeurs communiquables par tous aux tous (Palicar, 2005, s.v. *Dialogue*).

[9] Fr. Jacques, 1985, p. 79.
[10] Idem, 2000, p. 99-124.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

A. Palicar conclut, dans la lignée de Fr. Jacques, sur cette note optimiste. Conscients des difficultés qui apparaissent dans la définition et la concrétisation du dialogue, il conclut sa petite analyse par les mots de Paul, de l'*Épître aux Galatéens*, III, 28:

[Pendant la durée d'un dialogue] « *il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus ni homme, ni femme.* »

2. Le concept de « culture »

Comme nous aurons l'occasion de montrer aussi par la suite, nous utilisons le terme de « culture » dans le sens le plus complexe et dynamique possible. Cela signifie que nous combinerons quelques-unes des définitions les plus connues des plus de deux milles définitions inventoriées jusqu'à présent. Partant de l'ancienne conception de Edward Taylor, on tient compte de tous les éléments constitutifs de la culture « matérielle et spirituelle, éthique ou institutionnelle, qui organise et réglemente la vie sociale »[11]. A ce « tout complexe », comme le nommait Taylor (se référant à la connaissance, foi, art, morale, loi, coutume, habitudes, aptitudes) s'est ajouté, aux décennies 2-3 du XX-ème siècle la composante linguistique et la communication, en général, les représentations, les idéologies (d'après Edward Sapir). De tout cela on déduit l'idée de moule (*pattern*), de « matrice » d'une collectivité, car l'élément clé d'où l'on part c'est la relation entre l'individu et la collectivité. Autrement dit, il s'agit d'une certaine configuration psychologique, *id est* comportementale de l'homme, en sa qualité de membre d'une société. La manière de penser et de sentir d'un homme, dans un cadre formel, acceptée par une communauté à laquelle l'individu se rapporte – objectivement et symboliquement, d'un côté, de manière plus ou moins créatrice et libre, de l'autre côté, peut être appelée, à l'aide d'un terme approximatif – pris de l'agriculture, de la technique, de la théorie de la connaissance et de l'art - « culture. »

La culture signifie, donc, dans l'acception que nous allons lui donner ici, non seulement les valeurs spirituelles appropriées (certaines convictions, certaines connaissances sur le monde et sur la vie, une certaine capacité de réception de l'art et de la littérature, un certain *code moral*, une certaine législation), mais aussi les valeurs matérielles (la manière de

[11] Les premiers qui ont fait un inventaire des définitions de la culture ont été KROEBER et KLUCHOHN, dans l'étude de référence de l'an 1952, *Culture...*

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

travailler la terre, la construction de demeures et d'autres bâtiments, l'organisation sociale, les relations à l'intérieur de la famille, etc.).

Les chercheurs ont préféré le terme de *culture* justement parce que les explications objectives (le climat, le relief) ou certaines explications strictement subjectives (l'instinct, les habitudes) n'ont pas suffi pour expliquer la profondeur d'une communauté concernant une certaine forme de manifestation et, respectivement, les différences par rapport à d'autres communautés.

Nous pouvons expliquer par des données objectives (zones séismiques, températures, etc.) la construction des maisons japonaises, mais nous ne pouvons pas expliquer à travers les mêmes causes l'habitude de laisser les chaussures à la porte. Il est d'autant plus difficile d'expliquer le geste des guerriers de ce peuple de se suicider dans des attaques désespérées. Nous pouvons expliquer certains codes culinaires par les mêmes déterminations locales (climat, produits de la terre, des mers, etc.), mais seulement jusqu'à un certain point. Pourquoi les Chinois repoussent-ils avec dégoût le lait et toutes ses dérivées? Pourquoi certains mangent en se servant d'une fourchette, et d'autres en utilisant des baguettes et autres directement avec leurs doigts, se demandent les auteurs DARI ? Les explications objectives ne sont pas satisfaisantes, car seulement certains peuples apprécient les aliments préparés à partir de sauterelles ou d'escargots, grenouilles, chiens, serpents, bien que la nature a été généreuse, sous cet aspect, avec d'autres peuples, aussi (par exemple les Roumains).

Pourquoi salue-t-on différemment, dans différentes communautés, pourquoi réagit-on différemment à l'enterrement ou au mariage ?

L'explication est donnée par ce « tout complexe », nommé « facteur socio-culturel. »

Comme nous pouvons observer, la définition reste dans la zone du vague, car l'expression « tout complexe » signifie toutes les choses et rien de concrète, en fait. Restent constantes quelques déterminations définitoires :

- la multitude de connaissances, perceptions, sensations, usages, habitudes, vécus, manifestations ;

- le relationnement social, avec ses deux dimensions :

- *individu/communauté*, agissant dans un sens *intégrateur*, convergent, unificateur, mais avec certaines possibilités de se soustraire au « système » ;

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

- *communauté* vs. *autre communauté* (et, de là, d'un individu à l'autre individu), agissant dans un sens *divergent*, parfois même antagonique;

- le facteur temporel, qui assure le dynamisme de la culture, dans les deux sens – convergent şi divergent[**].

Tout cela impose la discussion d'autres notions, qui complètent et nuancent l'idée de « culture. » Nous allons les analyser l'une après l'autre, les groupant, seulement pour des raisons méthodologiques, en « convergentes » et « divergentes. » Au niveau des communautés se manifestent plus clairement les différences et on réalise plus difficilement l'unification.

3. Notions complémentaires « convergentes »

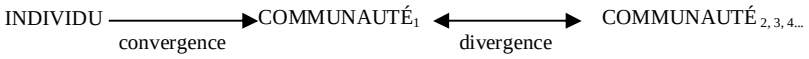
- Le terme « culture » est en compétition avec celui de « civilisation », Paul Ricoeur étant celui qui essaie une désambiguïsation dans *Histoire et vérité* :
  - la civilisation se base sur accumulation et progrès
  - la culture se base sur une loi de la fidélité et de la création.
- Mais ces délimitations introduisent d'autres séries de termes définitoires, dont les plus visibles dans la définition de P. Ricoeur, invoquée ici, sont ceux concernant le rapport entre *tradition* et *innovation*. Il est clair que la tradition marque la culture fortement, mais les interprétations modernes ne sont pas exclues non plus, car elles contribuent à maintenir la culture vivante, à l'actualiser en permanence, ce qui signifie que la tradition et l'innovation ne sont pas « antinomiques, mais complémentaires dans la définition de la culture » (J. Ferrèol, *loc. cit.*) et, par cela, l'approchent de la civilisation.

En fait, la tradition et l'innovation sont des notions qui se réduisent à l'idée de *temps*, confirmant encore une fois combien importante est cette composante de la notion de « culture. »

Le dynamisme des manifestations socioculturelles s'exprime de manière relationnelle et temporelle. Quant aux relations interhumaines, nous avons montré ci-dessus quel pourrait être le schéma le plus simple de manifestation :

[**] La convergence individu/société dépend du repère socioculturel considéré : la race (la couleur de la peau) peut être de manière objective un élément intégrateur, mais une certaine préférence culinaire – non.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)



Le facteur temps peut modifier même les traits définitoires les plus profonds et objectifs de l'appartenance à une culture, comme, par exemple, les données génétiques. Les Japonais nés aux Etats Unis ou en Europe sont plus hauts et commencent à avoir des yeux moins obliques, après quelques générations. Les habitudes vestimentaires, culinaires, la perception du temps et de l'espace, etc. se modifient d'autant plus rapidement.

- Tout cela oblige à discuter un autre terme de la sphère de la culture : *acculturation.*

Utilisé par les anthropologues nord-américains à la fin du XIX-ème siècle, attribué à des précurseurs comme John Powell, mais expliqué surtout dans le célèbre *Memorandum* publié par Robert Redfield, Ralph Lindton et Melville Herskovitz, dans la revue *American Anthropologist*, no. 38/1936, pp. 140-152, le terme désigne « *les mécanismes d'apprentissage et de socialisation, l'intégration d'un individu dans un environnement qui lui est étranger* »[12]. Nous observons que la définition vise, dans un premier temps, la relation individu/collectivité. Mais, immédiatement après, on passe à la relation entre collectivités plus ou moins grandes : acculturation signifie aussi:

« en lignes générales, les processus et les changements provoqués par les interactions ou les contacts directs et prolongés entre groupes ethniques différents[,] à l'occasion des invasions, des colonisations ou des migrations, qu'il s'agisse d'échanges ou d'emprunts, de confrontations ou de refus, d'accumulation ou d'adoption, de syncrétisme ou de réinterprétation. »[13].

Comme dans tant d'autres cas, ce terme aussi impose la discussion d'autres termes qui lui sont apparentés : *bricolage, culturalisme, diversité, hybridité, identité, intégration, métissage, syncrétisme, socialisation*, etc.

4. Les facteurs de la divergence

- ***Le préjugé*** signifie, dans le sens le plus général, étymologiquement, une représentation anticipée (cf. lat. *prae-judicare*

[12] DARI, s.v. *Acculturation*.
[13] Ibidem.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

« juger avant »), ce qui équivaut à reprendre des opinions déjà formulées. Une telle représentation a des conséquences au niveau des relations interpersonnelles, car elle génère des *quiproquos*, des confusions, et, implicitement, des justifications de conduite. Comme tel, le terme est repris par la psychosociologie, domaine où il dénomme « un jugement négatif, dévalorisant, basé parfois – et partiellement – sur des supposés positifs » (DARI, *s.v.*). Visant les objets (matériaux, symboliques, sociaux), mais surtout les personnes ou les groupes de personnes, le préjugé est, en fait, une *attitude* par rapport à ces personnes, issue de leur *caractérisation* – préconçue, globale, non-censurée par l'analyse concrète et directe, du point de vue sociodémographique et culturel, caractérisation exprimée par un (réduite à un) « trait spécifique, souvent minoritaire. »

Cette attitude a, en principe, trois composantes [14]:

a) les *affects* et les évaluations auxquelles ils conduisent (dédain, négation, haine, amour, ambivalence) ;

b) les *cognitions* et les manières d'organisation du monde qu'ils imposent, partant de stéréotypes et catégorisations ;

c) le *niveau connatif*, à savoir « les pratiques et les actions qui devraient découler, directement ou indirectement, du préjugé, ou qui pourraient lui donner, éventuellement, une inspiration et une forme. »

- Le plus visible est le *niveau des affects*, mais les trois niveaux se manifestent de manière solidaire, du moins en ce qui concerne les conséquences générales. Les traités de spécialité donnent des exemples célèbres, extraits des médias : le cas de l'homme (de race orientale) écroulé dur le volant de sa voiture, sur une route nationale, à Lille, le 1er juillet 1989; le cas de l'inversion de l'intervention chirurgicale sur les deux femmes asiatiques, à Paris, en octobre 1991. A cela, nous pouvons ajouter le cas de l'érudite roumain Vasile Pârvan, mort à cause d'une banale appendicite, dans un hôpital de l'Italie (...) ou du jeune universitaire Petre Ceauşescu (de la famille Averescu!), mort à la suite d'une bronchite dans un hôpital en France (Strasbourg, 1976).

Dans tous ces cas, les aspects émotionnels de la stéréotypie ont agi sur la composante informationnelle et les deux facteurs ont déterminé une certaine organisation du travail des policiers, des médecins : le dédain, le refus, l'étiquetage préalable ont conduit au manque d'intérêt, à la

[14] DARI, s.v. *Préjugé.*

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

superficialité dans l'action envers notre « Proche » / envers l'Autre, avec des conséquences dramatiques pour le dernier.

Parfois, l'*anathème* arrive jusqu'au niveau des relations entre Etats, ayant des effets dans les relations diplomatiques de certains des plus grands Etats du monde. C'est le cas des négociations diplomatiques tendues entre la France et les Etats Unis, en février 2003, concernant le vote de la résolution de l'ONU qui autorisait la guerre d'Irak. Le refus des Français a déclenché la reprise de vieux stéréotypes anti-Français dans la presse américaine, qui a appelé les Français, et nominalement, leurs leaders, (Chirac, Villepin) « corrompus », « lâches », « non-redevables » (par rapport aux Américains salvateurs de la Deuxième Guerre Mondiale), « mangeurs de fromage. » Le cas « *Le mauvais plagiat de Londres* », cf. *Libération*, 8 et 9 II, 2003, p. 2, concernant 6 des 19 pages du Rapport officiel regardant l'armement irakien, continue de rester même à présent sous le signe de l'incertitude: le préjugé a facilité la transformation hâtée et superficielle de données anciennes et erronées ou, par contre, il y a eu une mauvaise intention dans l'utilisation des données, accompagnée de la manipulation consciente du préjugé.

Du point de vue strictement psychosocial, on a constaté que les gens ayant une personnalité plus rigide ont aussi le plus grand nombre de préjugés (cf. Sigmund Freud sur l'origine conflictuelle et familiale des névroses), que les séquelles provoquées par les parents autoritaires se manifestent ultérieurement par le transfert du mal sur l'Autre (les groupes étrangers, minoritaires, etc.), que les individus ayant des préjugés trouvent un *bouc émissaire* en l'Autre pour pouvoir détailler leurs propres pensées et désirs honteux, que la pensée dogmatique est liée au même comportement[15]. Pour la problématique que nous poursuivons ici, l'important c'est que cette attitude apparaît de *l'anxiété de l'homme face à la diversité du monde et face aux différences que cela génère au niveau des catégorisations et des connaissances* (DARI, *loc. cit.*). De cette perspective, se profile un des paradoxes de l'espèce humaine : le bouc émissaire devient un espace de projection, « utile, de ce point de vue », car il favorise la libération de tensions (« de bile autoritariste ») chez les personnes et les communautés

[15] Dans la même catégorie d'expérimentations et analyses (effectuées par R. Rosenthal et L. Jacobson) entre aussi celles dues à Berglas et Jones, basées sur les prédictions de la théorie de la comparaison sociale de Leon Festinger. Il s'agit des personnes incertaines concernant leurs propres capacités (manque de certitude induit ou inné) qui se créent des handicaps (la stratégie du handicap intentionnel) lors des moments de grands essais (tests, examens, compétitions). La drogue, l'alcool, la vue faible, etc. sont invoquées en cas d'échec, et leurs qualités naturelles – en cas de réussite (DARI, 539).

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

ayant une telle personnalité. En plus, on pourrait ajouter que, au niveau des expérimentations psychopédagogiques, psychosociales, etc., le préjugé a un rôle positif actif : voir les conséquences prescriptives sur les élèves auxquels on dit qu'ils sont plus intelligents que la moyenne, ainsi que sur les enseignants incompétents.

- **Le stéréotype** constitue, comme nous venons d'observer, la dimension cognitive du préjugé. Plus précisément, il représente la forme abrégée de la cognition, comme élément de la perception sociale, c'est-à-dire la cognition réduite à des *schémas de perception* ou à des théories nouvelles d'une individualité relativement rigide, schémas déjà faits, repris et partagés par les membres d'une entité socioculturelle concernant une autre entité.

Mais, comme on peut maintenant comprendre mieux, ne manque pas d'ici non plus ni la composante affective, parce qu'elle tient à la subjectivité individuelle et du groupe, ni la dimension conative, à savoir le regroupement de séries d'attitudes, comportements et actions, structurés selon les schémas du prototype et du stéréotype, c'est-à-dire, du préjugé, en général (DARI, s.v. *stéréotype*). Ces schémas qui s'appliquent de manière presque mécanique ont justifié l'utilisation métaphorique du terme *stéréotype* par Walter Lippmann, en 1922, qui l'a repris de la technique typographique (où il désignait une matrice de plomb utilisée pour la réalisation d'un clichée) et l'a appliqué dans les sciences humaines, pour désigner justement une image élaborée rapidement, de manière mécanique. D'ailleurs, ce mécanisme justifie aussi l'utilisation, comme synonyme, du terme de « *cliché*. » *Le cliché* représente la réaction primaire, la transformation rapide et non-vérifiée d'une image médiatisée par le langage et induite de manière associative ou, parfois, « subliminale par rapport à un certain individu, mais surtout par rapport à un certain groupe socioculturel. »

Pratiquement, ici intervient de nouveau le relationnement socioculturel, car le mécanisme psychique cognitif s'active par l'association de l'apparence, d'un détail, du signal de l'appartenance à une certaine catégorie avec les données socialement classifiées, normées par la communauté dont le sujet fait partie.

Nous n'insisterons plus ici sur les processus psychologiques et sociaux impliqués dans l'élaboration des stéréotypies, car notre but est un but pratique, d'analyse de leur fonctionnement dans les relations culturelles. Il faut préciser encore une fois qu'elles peuvent déclencher des évaluations

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

qui produisent des comportements de discrimination positive ou négative. Les premières sont moins nombreuses, évidemment. Nous pouvons citer le cas des Japonais, qui perçoivent les Français comme des « blancs blonds, hyper-polis et très élégants » (P.G.B.) ou le cas des étudiants américains/européens qui perçoivent les asiatiques comme « diligents, polis, ponctuels, avec des bons résultats à l'école, intelligents, respectueux en ce qui concerne les réglementations, habiles dans les activités pratiques » (cf. Bourhis et Gognon, 1992, p. 721). L'analyse de ces stéréotypes prouve qu'ils sont déterminés, comme tout ce qui concerne le dialogue interculturel, par

- le facteur temporel
- les conditionnements contextuels
- la dynamique des relations entre individuel et collectif.

Dans le premier exemple, le stéréotype a survécu depuis des temps plus anciens, le XVIII-ème – XIX-ème siècle ; aujourd'hui les Français ne sont plus élégants, ni extrêmement polis, et ils n'ont jamais été blonds ; peut-être certains représentants de la France aurait impressionné par leur aspect, ce qui aurait conduit à une généralisation stéréotype. Cela nous permet de déduire que *certains détails contextuels* peuvent générer des stéréotypes qui *se perpétuent au cours du temps*.

Le deuxième exemple confirme cette hypothèse, car les appréciations provenaient de collègues qui ont observé que les étudiants d'origine asiatique avaient des résultats meilleurs concernant les études. Ici on a procédé à deux actes typiques pour la genèse du stéréotype : *extrapolation* et *généralisation*. Les résultats obtenus dans le contexte particulier des étudiants ont été extrapolés et généralisé à toute la masse d'asiatiques, quels que soient leur âge, profession ou leur origine ethno-géographique. Or, il est impossible que *tous* les habitants de l'Asie (Chinois, Vietnamiens, Japonais, Coréens, etc.) aient les mêmes qualités (diligence, ponctualité, esprit ordonné, etc.)

De l'autre côté, ces mécanismes psycho-cognitifs agissent encore plus visiblement dans le sens de la discrimination négative. Générés sur la base des données sélectées de manière erronée, tronquée, altérés par le passage du temps, les stéréotypes constituent des images à distorsions, souvent caricaturales (plus précisément, *volontairement* caricaturales), qui déterminent des modèles d'organisation socioculturelle et d'action selon des grilles qui deviennent doctrinaires (voir l'exemple donné par Serge

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

Moscovici, 1976, sur la réception de la psychanalyse dans l'URSS des années '950).

Les catégorisations social-culturelles que les stéréotypies impliquent s'argumentent sur la dichotomie *je* vs. *tu, nous* vs. *vous* et sont valables en double perspective pour chacune de ces entités, à savoir *je/nous* sur *moi/nous* et *je/vous* sur *toi/vous*.

Les plus connus sont les jugements collectifs sur les Autres (c'est-à-dire *nous* sur *eux*). DARI montre combien fréquemment nous parlons de la « mentalité » des Anglais, du « caractère » des Allemands ou des Américains, etc. et les expérimentations ont démontré la propension à la généralisation de ce type (comme si *tous* les Anglais, *tous* les Allemands se comporteraient similairement ou aurait la même apparence). Bien que d'autres expérimentations aient montré combien fragiles sont les bases de ces jugements unificateurs (cf. S. Asch, 1946, sur le changement radical de la perception), la conclusion du fonctionnement d'une logique interne, d'une cohérence dans la formation des clichés s'est imposée pour tous les chercheurs.

Pour conclure, cet attribut de l'être humain peut être utilisé dans un sens constructif ou destructif dans l'institution d'un dialogue culturel.

Les clichés sont utilisés souvent dans l'art, surtout dans la littérature ou dans la cinématographie. Rappelons ici Eugène Ionesco, dont les premières pièces (et, finalement, une grande partie de son œuvre dramatique) visaient justement les clichés (verbaux) qui, à leur tour, trahissaient des clichés mentaux et comportementaux. (*L'anglais sans professeur* / *La cantatrice chauve* et autres).

La prose contemporaine exploite des « moules » de la pensée et de la conduite humaine et nous donnerions pour exemple, en ce sens, surtout les romans du plus connu des prosateurs de « l'Ecole de Târgovişte » : *Bibliografia generală. Ingeniosul bine temperat / La bibliographie générale. L'ingénieux bien tempéré,* par Mircea Horia Simionescu, représente, en fait, une collection, ironiquement structurée, de lieux communs, d'« idées reçues. »

Les auteurs de DARI montrent que, souvent, les clichés qui stipulent une certaine minorité sont repris sciemment par les victimes mêmes, de manière qu'ils se transforment dans les « bénéficiaires » des étiquettes générales de polarisation négative de ces « prophéties qui s'accomplissent » qui sont les clichés. Ainsi, les « insultes », les « préjugés » de la société concernant certains groupes sont revendiqués –

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

parodiquement ou non – par ces groupes mêmes et re-valorisés artistiquement (cf. Goffman, 1975). C'est le cas de la musique *underground, pop, rock, rap* ou *techno*, c'est le cas des artistes plastiques, dramaturges, cinéastes, mais aussi de jeunes ordinaires, qui assument une telle attitude par esprit de fronde, faisant partie de la catégorie sociologique des pré-délinquants. On donne l'exemple de la France, où des milliers d'adolescents expriment de manière délibérée et ostentatoire le stéréotype de l' « Arabête », parlant le *verlan*, avec un mélange de langage de quartier périphérique et de langage des immigrants maghrébins.

- Mais ce n'est pas toujours qu'on arrive à une stigmatisation. Il suffit que le chablon fonctionne en clé positive pour qu'il constitue un obstacle sur la voie du dialogue réel. Or, concernant cet aspect, les exemples sont innombrables. Nous donnerons des exemples surtout du domine de la culture, mais ces exemples cachent des étiquetages plus profonds de peuples et civilisations entiers.

Nous montrions dans un livre consacré à la mythologie[16], la manière dont les mythes auto-règlent leur contenu et leur forme en fonction de la culture qu'ils reflètent. En ce sens, G. Dumézil affirme que les Indiens utilisent les mythes pour exprimer leur relation spéciale avec la nature et, surtout, pour interpréter philosophiquement le monde, la vie, l'univers ; les Grecs valorisent les aspects étiques et esthétiques du mythe, le transformant en littérature, et les Romans lui confèrent une valeur historique (pour légitimer leur existence dans l'espace italique) et une valeur religieuse, car ils mettent un grand accent sur la composante rituelle du mythe. Il est évident qu'on ne pourrait pas faire, logiquement parlant, de telles absolutisations réductionnistes, mais l'idée a été bien reçue par ceux qui se sont occupés aux mythes, nous-mêmes acceptant que c'est ça la manière dont nous voyons les choses, en lignes générales, de la perspective historique actuelle.

Dans un livre sur la culture européenne de Ovidiu Drimba nous lisons que les Anglais ont donné à l'humanité les drames historiques (par Shakespeare, on comprend), les Français – la grande comédie – cf. Molière), les Allemands – des tragédies et des poèmes philosophiques (*Faust*, par Goethe), et les Russes – les romans psychologiques. Le même auteur parle

[16] P.Gh. Bârlea, 2007, *Ana cea Bună. Lingvistică şi mitologie* / Anne la Bonne. Linguistique et mythologie, Bucureşti: « Grai şi suflet – Cultura Națională », p. 52.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

de l'esprit de ceux de *Tristan et Iseut*, du spécifique de la culture anglaise, du style spécial, etc.[17]

Un distingué philosophe de la même époque de l'entre-deux-guerres roumaine, N. Bagdasar, analysait les différences de pensée et de sentiments des quatre peuples qui représentent l'Europe (???), partant d'une image ironique proposée par Heinrich Heine : la description d'un chameau par les Français, Anglais, Polonais, Allemands. Pourtant, au-delà cette approche ironique, l'auteur était convaincu que les différences se voient le mieux dans la philosophie[18]. En réalité, dans toutes les grandes littératures sont bien représentés tous les genres et les espèces littéraires, et seul le hasard (non le *pattern* national) fait que certains écrivains de génie se sont affirmés dans un domaine ou un autre. De l'autre côté, les littératures soi-disant « petites » (serbe, roumaine, bulgare, danoise, etc.) peuvent donner à l'humanité des chefs-d'œuvre – le seul inconvénient étant le manque de circulation de la langue respective.

Similairement, on utilise couramment des clichés du type : « technicité allemande », « politesse anglaise », « frivolité française », « verbosité italienne », etc. En fait, nous appliquons des clichés qui pourraient être contredits à tout moment par le bon sens et par observation directe, aussi bien que par des tests et des analyses de spécialité. Par exemple, des recherches récentes de spécialité ont démontré que les Européens les plus bavards ne sont pas les Italiens, mais les Français. En même temps, les analyses effectuées dans les laboratoires de phonétique ont montré que la langue parlée la plus musicale n'est pas l'italien (idée motivée par la fréquence des voyellees longues ouvertes -*a, e*), mais l'anglais. Nous ne savons pas en quelle mesure le facteur « temps », toujours invoqué dans l'analyse théorique ci-dessus, peut changer des telles classifications, mais aujourd'hui, par exemple, on sait bien que les plus grands buveurs d'alcool ne sont pas les Russes, mais les Anglais (qui, ce qui est le comble du paradoxe, commencent leur ivresse quotidienne avec de la… vodka !).

Encore plus difficile est d'éviter les doubles clichés, car, comme nous venons de montrer ci-dessus, la subjectivité humaine a la tendance non seulement de voir les autres à travers le prisme de certains préjugés, mais aussi de se voir eux-mêmes de la même manière déformée. Ainsi, n'importe

[17] Ovidiu Drimba, 1994, *Pagini despre cultura europeană* / Pages sur la culture européenne, Bucureşti: Excelsior (Ed. I; 1945).
[18] N. Bagdasar, 1998, *Din problemele culturii europene* / Des problèmes de la culture européenne, Bucureşti: Editura Fundației „Inteligența". (Ed. I: 1931), p. 13-33.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

quel peuple / minorité ethnique jouit d'au moins deux dénominations génériques a) celle qu'il/elle se donne tout seul(e) ; b) celle que les autres lui donnent, à laquelle il faut ajouter une troisième c) celle qui lui est donnée par les érudites (historiens, philologues, géographes, anthropologues, etc. Souvent, ces dénominations cachent en elles-mêmes une caractérisation générale (et, implicitement, généralisée, c'est-à-dire unificatrice), mais même si elles ne la font, les groupes / communautés respectives bénéficient, similairement, de deux images fondamentales – a) l'image de soi b) l'image créée dans les yeux des Autres, à laquelle il faut ajouter c)l'image créée par les érudites. Ce que Rădulescu-Motru, L. Blaga, N. Iorga, M. Vulcănescu, Ernest Bernea, Constantin Noica et autres disent concernant les Roumains, ce que E. Quinet, J. Michelet, E. Faure, etc. disent en ce qui nous concerne pourrait esquisser un portrait, s'il n'y avait pas une telle diversité de critères d'analyse. Et même lorsqu'on applique les mêmes critères (par exemple la perception roumaine du temps et de l'espace, d'après Vulcănescu et d'après Bernea) – les résultats n'acquièrent pas de consistance. Ce que nous disons en ce qui nous concerne, ce que les étrangers disent en ce qui nous concerne ? Le résultat est le même. Pourquoi ? Parce qu'une collectivité ne peut pas être réduite à une constante, ni même par l'application de la règle de la « moyenne d'attente socialement acceptée. »

Pourtant, les clichés existent et continuent à se perpétuer avec force. Un débat organisé par l'hebdomadaire *Dilema veche* (Le dilemme ancien), il y a un an, mettait en évidence justement l'inconsistance de ces clichés[19].

Les étrangers disent sur la Roumanie : « qu'ici on a eu le communisme, qu'on a eu un dictateur nommé Ceauşescu et que nous l'avons assassiné le jour de Noël, qu'on a fait une révolution, mais elle nous a été « volée » toujours par ceux d'avant, que nous avons beaucoup d'enfants sans domicile fixe, qu'il y a d'autres enfants malades du SIDA et beaucoup de chiens vagabonds, que tous les Roumains qui sont partis initialement à l'étranger ont été des Tziganes et des voleurs, et après quelque temps ils se sont transformés en « cueilleurs de framboises », que nous avons donné Dracula, Nadia Comăneci, Ilie Năstase et Gică Hagi au monde, que nous avons un beau pays, mais qu'il y a aussi beaucoup de misère, que les chemins sont mauvais et les services encore pires, et ainsi de

[19] Adina Popescu, 2007, p. 9-12, 16-22. Les textes et les opinions sont signés par I. Barbu, R. P. Gheo, Fl. Iaru, Aurora Liiceanu, Dan C. Mihăilescu, A. Muller, J. C. Negretti, L. Niculescu, R. Paraschivescu, Manuela Preaoteasa, T. C. Zarojanu.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

suite. *Toutes ces choses ne sont pas de clichés.* Ce sont des miettes d'une réalité qui nous appartient plus ou moins, des informations qui sont arrivées aux oreilles des autres, ont été facile à assimiler et, au fil du temps, sont devenues des étiquettes. »[20]

Nous disons de nous-mêmes : « que nous sommes hospitaliers, que nous sommes des voleurs, mais pas dans le sens le plus strict du mot, c'est vrai qu'en Roumanie on vole un peu, mais on a aussi des belles femmes, qui se laissent alléchées facilement, que notre pays est une exception, le nombril du monde, si possible, et personne ne nous comprend en profondeur, car nous aimons nos usages et les traditions de nos ancêtres et nous respectons notre passé, car nous avons été depuis des milliers d'années « un bouclier aux portes de l'Orient » et nous ne sommes pas laissés foulés aux pieds par les 'envahisseurs', et lorsque nous n'avons plus pu faire face, nous nous sommes cachés dans la forêt, car 'le bois est le frère du Roumain' ou nous avons accepte sereinement notre destin, car c'est pour cela qu'on a le berger de la 'Mioritza' et sa brebis miraculeuse... mais dommage que nous avons un pays riche, et les Roumains sont pauvres, que nos montagnes portent de l'or mais nous mendions d'une porte à l'autre… mais c'est pas grave ! … Le Roumain est né poète ! »[21]

Et nous voilà déjà entrés sur le terrain « miné » des clichés, ceux qu'on a appris à l'école, ceux que les générations d'enfants de nos jours continuent à apprendre, d'une manière un peu plus subtile. Pourquoi ? parce qu'ils représentent notre « *héritage* » *culturel,* ils *sont notre* « *legs*. »

[20] Le texte en roumain est le suivant: „că aici a fost comunism, că am avut un dictator pe care îl chema Ceauşescu şi pe care l-am asasinat de Crăciun, că am făcut revoluţie şi ne-au «furat-o» tot ăia de dinainte, că avem mulţi copii ai străzii, alţi copii bolnavi de SIDA şi mulţi câini vagabonzi, că toţii românii, care au plecat iniţial peste graniţă, au fost ţigani şi hoţi, iar după un timp s-au transformat în «căpşunari», că i-am dat lumii pe Dracula, pe Nadia Comăneci, pe Ilie Năstase şi pe Gică Hagi, că avem o ţară frumoasă, dar e şi multă mizerie, că drumurile sunt proaste şi serviciile şi mai proaste şi tot aşa. *Toate acestea nu sunt clişee*. Sunt frânturi dintr-o realitate care ne aparţine mai mult sau mai puţin, informaţii care au ajuns la urechile altora, au fost uşor de asimilat şi, cu timpul, au devenit etichete »

[21] Voilà le texte original : « că suntem oameni primitori, că suntem hoţi, dar nu în cel mai strict sens al cuvântului, e adevărat că în România «se cam fură», dar avem şi femei frumoase, care «se lasă» uşor, că ţara noastră este «o excepţie», buricul pământului, dacă se poate, şi că nu ne înţelege nimeni în «profunzimea» noastră, pentru că noi ţinem la datini şi la tradiţiile strămoşeşti şi ne respectăm trecutul, căci am fost mii de ani «o pavăză la porţile Orientului» şi nu ne-am lăsat călcaţi în picioare de către «cotropitori» şi atunci când nu le-am mai putut face faţă, ne-am ascuns în pădure, căci «codrul e frate cu românul», sau ne-am acceptat cu seninătate destinul, că doar de-aia îi avem pe ciobanul mioritic şi pe oaia lui năzdrăvană... dar ce păcat că avem o ţară bogată, iar românii sunt săraci, că «munţii noştri aur poartă şi noi cerşim din poartă-n poartă»... nu-i nimic!... românul s-a născut poet! »

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

Qu'est-ce que nous deviendrons sans les clichés ? Qu'est-ce qui resterait de l' « image » que nous avons forgée de nous mêmes ? Rien, sauf ce que nous voyons chaque jour dans la rue, le regard *froncé de la vendeuse du supermarché*, le quartier avec des blocs identiques, les nouvelles sur Becali, les filles de la page 5 et le monde hallucinant de l'OTV. Pouvons-nous nous forger une identité de toutes ces choses-là ? »

Les auteurs des textes et des commentaires essaient de démythifier ces images, dans tous les deux sens. Bien sûr, le plus facile est d'observer que nos propres clichés sur nous-mêmes n'ont aucun rapport à la réalité, du moins aujourd'hui. Nous nous fâchons – dit Luca Niculescu, dans l'article „*Excepția*" *românească* / L' « exception » roumaine, pour le fait que Dracula, Ceauşescu et Nadia Comăneci composent la triade d'images de la pensée de la majorité des étrangers en ce qui nous concerne. Les Roumains ne croient pas qu'un vampire, un dictateur et une gymnaste signifient la Roumanie. La Roumanie est une histoire mouvementée, une géographie merveilleuse, des gens hospitaliers, etc. En plus, nous sommes les pionniers de l'aviation, nous avons inventé l'insuline (et même le laser et le stylo, P.G.B.). Mais, à leur tour, les mêmes Roumains négligent l'histoire, la géographie et les autres éléments définitoires des autres peuples et les caractérisent par des clichés : les Allemands sont organisés, les Français – précieux, les Italiens – bavards, les Espagnols – amateurs de fêtes. Ou même pire : les Hongrois – nationalistes, les Bulgares – ont des routes à éviter (malheureusement, parfois cela est impossible), les Ukrainiens ont une Mafia redoutable, etc.

La conclusion de l'auteur reprend une observation d'un diplomate étranger qui a vécu bien des années en Europe de l'Est : les Roumains languissent plus que n'importe quel autre peuple pour une image positive, bien qu'ils soient les premiers à la nier et à la transgresser.

Remettant en cause les expressions stéréotypes d'auto-caractérisation, les auteurs constatent :

1. « *Românul e frate cu codrul* » (« Le Roumain est frère du bois. »). Il semble être encore plus frère du Hongrois, du Tchèque, du Philippin, de l'Arabe, car la forêt est coupée sans pitié (18% des bois sont coupés chaque année). Rien n'est cultivé à leur place, ou plus précisément sur leur endroit apparaissent des grandes villas, des parkings… Dans le passé, les Occidentaux, qui ne peuvent pas penser à couper leurs forêts, importaient des raisins (de vigne de mauvaise qualité) pour les boîtes en

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

bois et des bascules (inexactes) pour le même emballage (et de l'eau minérale – pour les bouteilles) (D.V., p.9. et p.11).

2. « *Tradiționala ospitalitate românească* » (La traditionnelle hospitalité roumaine). Une étude réalisée par *Reader's Digest* montre que les Bucarestois sont les gens les moins polis de l'Europe (D.V, p. 9).

3. *Le respect envers les traditions*. En quoi consiste-t-il? La musique dominante est « manea », les habits, les décors intérieurs sont des chinoiseries, le site archéologique de Sarmisegetuza est devenu jardin de légumes, les maisons sont bâties avec du marbre italien et des pagodes orientales, les intellectuels (enseignant d'école primaire, prêtre, médecin) rêvent des Mercedes (« merțan ») et de petites villas (« vilişoare »), les vieilles femmes débattent au bord de la rue l'intrigue des séries télévisées sud-américaines (D.V. p. 11).

4. *Românul e 'oț* (Le roumain est larron). Il ne s'agit pas vraiment du fait qu'il vole, bien qu'on aie une série synonymique très riche, dans le registre argotique, pour le verbe *a fura / voler* (*a mangli, a ciordi, a şparli, a furlua, a şterpeli, a da cu jula*), etc. – un total de quelques dizaines de telles « créations lexicales », car « românul e născut poet » (Le Roumain est né poète) (un autre cliché). On vole même les « bises » des filles et le métier du maître… Mais, dans le sens qu'il est astucieux, il tombe toujours debout. D'après le plaisir de grogner du Roumain, on ne dirait pas qu'il est larron. Ou bien cela est aussi une astuce!

5. « *Munții noştri aur poartă* » (Nos montagnes portent de l'or). Vraiment, les étrangers constatent ce paradoxe, la Roumanie est un pays riche, elle a tout ce dont elle a besoin - formes de relief, richesses naturelles, climat, etc., mais il y a aussi des zones et des couches sociales qui vivent dans une pauvreté extrême. Enfin, un stéréotype confirmé! Il fait partie de la célèbre série de paradoxes qui circulaient avant 1989.

6. Et autres (*Fetițe dulci ca-n Bucureşti* / Des filles jolies comme à Bucarest on ne trouve nulle autre part dans le monde, *Să moară capra vecinului* / Que la chèvre du voisin puisse mourir elle aussi, non seulement la mienne). L'ancienne série de paradoxes, exprimés sous forme de « blagues » (*bancuri*), un autre trait caractéristique spécifiquement roumain, est remplacée par celles actuelles.

- Les statistiques et les études des organismes internationaux confirment d'autres paradoxes qui font de la Roumanie un pays des extrêmes. Au cours des quatre dernières années, la Roumanie a été l'Etat européen qui a enregistré la plus grande croissance des bénéfices (18%),

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

mais, d'autre part, elle reste en arrière, avec la Bulgarie, au niveau des salaires, parce que la croissance a conduit à un salaire minimum de 144 € / mois (août 2007),alors qu'aux Pays-Bas, par exemple, le salaire minimum est de 1300 € /mois, avec une augmentation de seulement 1% / an.

Des augmentations spectaculaires sont constatées aux banquiers et aux budgétaires, mais restent faibles dans l'agriculture et l'industrie. Comme niveau de la civilisation, les Roumains restent parmi les derniers en Europe du point de vue de l'hygiène, avec seulement 4 morceaux de savon par an / an, 4 tubes de dentifrice par an, 4 kg de détergents par an. En revanche, 50% de la population utilise abondamment les déodorants. Autrement dit, si la saleté peut être masquée sous une senteur agréable… D'autres statistiques reflètent de véritables tragédies : première place dans le monde concernant la mortalité infantile (le plus souvent due à de l'eau infestée) – d'après l'OMS, première place concernant les décès causés par l'hépatite chronique et le cancer de col, première place concernant les germes résistants dans les hôpitaux, première place concernant les enfants abandonnés (9000/an), première place concernant les mères dénaturées (4000 mères / an quittent leurs nouveau-nés dans les maternités ; encore 5000 les confient à des orphelinats, après s'être rendues compte qu'ils étaient nés avec diverses déficiences).

Toutefois, la Roumanie reste le «tigre économique» des Balkans et même de l'Europe, détenant la première place en Europe concernant l'investissement immobilier, un pays très attrayant pour les investisseurs Allemands, Italiens, Arabes, etc.[22]

Il existe d'autres façons de démystifier les stéréotypes. Nous avons montré ci-dessus que la littérature et l'art en général, peuvent induire des clichés, peuvent les exprimer très bien, mais ils peuvent les démasquer aussi bien. L'écrivain et universitaire de Bucarest Mircea Cărtărescu examine, à cet égard, le cas de l'Autriche, qu'il connaît assez bien.

Comme représentation commune, l'Autriche est un pays situé au cœur de l'Europe, avec une riche histoire, elle est l'ancienne capitale de l'Empire, avec une économie florissante, avec des „petites villes comme des poupées", à côté de la magnifique Vienne, avec des paysages magnifiques (montagnes des Alpes du Tyrol, lacs aux eaux claires), avec des routes « comme le beurre », avec des monuments historiques. Les habitants sont

[22] Sabina Fati, *România, codaşa fruntaşă* / La Roumanie, parmi les premiers des derniers, in RL, 5312, 23.08.2007, p. 6. A ce moment (novembre 2008), la situation dans les constructions n'est pas celle d'avril 2008, lorsque cette étude a été écrite (P.G.B.)

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

paisibles et accueillants; et tout le monde essaie d'oublier le passé, avec « ses accidents historiques» - à savoir que Hitler est né autrichien, et que l'*Anschluss* a été réalisé avec l'accord exprimé par le vote de plus de 80% de la population. Dans la conscience commune des étrangers prévaut l'image artistique et culinaire : valse, chansons tyrolaises (et les costumes nécessaires), « le bleu Danube », la bière, l'escalope de Vienne, les sucreries, Riesenrad (la grande roue dans le centre-ville de Vienne). Il y a ensuite, les traits spécifiques des associations culturelles, sportives, les académies et les sociétés scientifiques, civiques, ensuite les congrès et les colloques internationaux (avec 2-5000 participants).

Toutefois, il existe aussi une représentation négative, surprise par les écrivains qui connaissent mieux « l'Autriche profonde » (nous reviendrons à cette épithète - cf. France profonde, etc.) L'auteur roumain que nous venons de citer affirme que l'on ne rencontre nulle part tant de romans, de nouvelles et d'histoires « noirs », déprimants, même offensifs pour la nation, comme dans la littérature nationale autrichienne. Robert Musil, le plus grand romancier autrichien, crée Moosbrugger comme le personnage principal, dans *L'homme sans qualités*. Moosbrugger est, en fait, un criminel en série. Les livres de Thomas Bernhard, Peter Handke, Elfride Jelinek (qui a reçu récemment un prix Nobel de littérature) révèlent un monde de désaxés, êtres déformés, avec une psychologie abyssale difficile à sonder.[23] Nous ajouterions à la liste de M. Cărtărescu l'excellent roman du suédois Stieg Larsson, *Millenium. Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*, 2008, qui a conquis, récemment, le marché international de la fiction ou le roman, assez récemment, aussi, *Bêtes* (*Beasts*), de l'américaine Joyce Carol Oates.

Et, comme d'habitude, la réalité dépasse de loin les plus créatives imaginations artistiques. La presse dévoilait, il y a deux ans, le cas du technicien Wolfgang Prikopil, qui a gardé Natasha Kampush en otage de 10 à 18 ans, dans une cave. A peine éteints les échos de ces événements, commença le scandale déclenché par Josef Fritzl, le conducteur qui a violé sa fille de 11 ans, la gardant en otage pendant 48 ans et lui faisant 7 (!) enfants, qui n'ont jamais vu la lumière du jour.[24]

[23] Mircea Cărtărescu, « Tirolul raţiunii naşte monştri »/ Le Tyrol de la raison naît des monstres, in: Ev.Z., 2.05.2008, p.6.
[24] Constantin Vlad, « Copiii monstrului Fritze, mutilaţi de anii de temniţă »/Les enfants du monstre Fritze, mutilés par les années de prison, in: Ev. Z., 20.05.2008, p. 13.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

Par conséquent, ni nos propres représentations, ni celles de l'Autre ne se basent jamais sur un rapport réel. Les images sont mouvantes, déroutantes.

Mais elles ne peuvent pas manquer de la pensée des hommes, qui est structurée de telle manière pour pouvoir tout généraliser et simplifier, selon le principe de l' « effort minimum. » Les choses se passant ainsi, un dialogue réel sera dès le début parasité de tels clichés.

Mais connaissant ces mécanismes de l'esprit humain, nous pouvons essayer au moins de construire un dialogue, utilisant dans un sens bénéfique les clichés respectifs.

BIBLIOGRAPHIE

ABOU, Selim, 1995, *L'Identité culturelle*, Paris: Anthropos (Ed. I: 1981).

ADORNO, Theodor et alii, 1950, *The Authoritarian Personality*, New York: Harper and Roni.

ALLIÈRES, Jacques, 2000, *Les langues de l'Europe*, Paris: PUF.

ANTOHI, Sorin, 2008, *Războaie culturale. Idei, intelectuali, spirit public* / Guerres culturelles. Idées, intellectuels, esprit public, Iaşi: Polirom.

BAGDASAR, N., 1998, *Din problemele culturii europene* / Des problèmes de la culture européenne, Bucureşti: Editura Fundației „Inteligența". (Ed. I: 1931), p. 13-33.

BÂRLEA, Petre Gheorge, 2004, *Peithous Demiourgos. Ştiința şi arta convingerii în antichitatea greco-latină* / Peithous Demiourgos. La science et l'art de la conviction pendant l'antiquité gréco-latine, Târgovişte: Biblioteca.

BÂRLEA, Petre Gheorghe (coord.), 2004-2007, *Diversitate şi identitate culturală în Europa* / Diversité et identité culturelle en Europe, Vol. I-III, Târgovişte: Bibliotheca.

BÂRLEA, Petre Gheorghe (coord.), 2007, *Diversité et identité culturelle en Europe*, Vol. IV, Bucureşti: Editura MLR.

BENVENISTE, Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Vol. I, Paris: Gallimard.

BLOMAR, Jeannine; KREWER, Bernd (coord.), 1994, *Perspectives de l'interculturel*, Paris: ENS/L'Harmattan.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

BOURHIS, Richard; LEZENS, Jacques-Philippe (coord.), 1999, *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Sprimont: Mardaga (Ed. I: 1994).

BRAGUE, Rémi, 1999[3], *Europe, la voie romane*, Paris: Critérion (Ed. I: 1992) cf. aussi *Europa, calea romană*. Traduction par Gabriel Chindea, Cluj: Idea Design & Print, 2002.

BUBER, Martin, 1992, *Je et Tu*. Traduction de l'allemand, Paris: Aubier. (Ed. originale allemande: 1923). Cf. aussi *Eu şi Tu*. Traduction en roumain par Ştefan Augustin Doinaş, Bucureşti, Humanitas, 1992.

BURKE, Peter, 2005, *The European Renaissance. Centres and Peripheries*, London: Blackwell Publishers Limited. Cf. aussi *Renaşterea europeană. Centre şi periferii*. Trad. rom. par Alina Radu. Préface par Jacques Le Goff, Iaşi: Polirom, 2005.

DECONCHY, Jean-Pierre, 1980, *Orthodoxie et sciences humaines*, Haga: Mouton.

DEMORGON, Jacques, 1996, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris: Anthropos.

DRIMBA, Ovidiu, 1994, *Pagini despre cultura europeană* / Pages sur la culture européenne, Bucureşti: Excelsior (Ed. I; 1945).

DUŢU, Alexandru, 1982, *Literatura comparată şi istoria mentalităţilor* / La littérature comparée et l'histoire des mentalités, Bucureşti: Univers.

GAUSS, Karl-Markus, 2001, *Die sterbenden Europäer*, Wien: Paul Zsolnay Verlag. Cf. aussi *Europeni care se sting...*/ Européens qui s'éteignent…, Trad. en roumain par Larisa Cercel. Postface par Lukas Marcel Vosicky, Bucureşti: Humanitas: 2006.

GRESLE, François *et alii*, 1994, *Dictionnaire des sciences humaines. Anthropologie/sociologie*. Paris: Nathan.

HEGEL, Georg Wilhelm Friederich, 1967, *La Phénoménologie de l'esprit*. Trad. fr., Paris: Aubier-Montaigne (Ed. orig. germ: 1807). Cf. aussi *Fenomenologia spiritului*. Trad. en roumain par Virgil Bogdan, Bucureşti: IRI, 2000.

HUSSERL, 1966, *Méditations cartésiennes*. Traduction en fr. (Ed. originale allemande: 1929). Cf. aussi *Meditaţii carteziene.* Trad.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

en roumain par Adrian Crăiuțu, Bucureşti: Humanitas, 1994.

IVAN, Sorin, 2007, « Viitorul universităților, viitorului Europei »/ L'avenir des universités, l'avenir de l'Europe, in: *Tribuna învățământului* / La Tribune de l'enseignement, nr. 924, 12-18 nov. 2007, p. 9.

JACQUES, Francis, 1985, *L'espace logique de l'interlocution. Dialogique II*, Paris: PUF.

JACQUES, Francis, 2000, *Ecrits anthropologiques. Philosophie de l'esprit et cognition*, Paris: L'Harmattan.

JUCQUOIS, Gay FERRÈOL, Gilles (sous la direction de), 2003, *Dictionnaire de l'altérité et des relations culturelles*, (DARI) Paris: Armand Colin. Cf. aussi *Dicţionarul alterităţii şi ale relaţiilor interculturale* (DARI). Traduction par Nadia Fărcaş, Iaşi: Polirom, 2005.

KLUCKHOHN, Clyde, 1966, *Initiation à l'anthropologie*. Traduction de l'anglais, Bruxelles: Dessort (Edition originale américaine : 1949).

LEVI, Primo, 1987, *Si c'est un homme*. Traduit en français, Paris: Juillard. (Ed. originale italienne : 1958). Cf. aussi *Mai este oare acesta un om?*, Iaşi: Polirom, 2004.

LEVINAS, Emmanuel, 1976, *Noms propres*, Montpellier: Fata Morgana.

LEVI-STRAUSS, Claude, 1955, *Tristes tropiques*, Paris: Plon. Cf. aussi *Tropice triste*. Bucureşti: Editura Ştiinţifică, 1968.

MARINO, Adrian, 2005[2], *Pentru Europa. Integrarea României. Aspecte ideologice şi culturale*./ Pour l'Europe. L'intégration de la Roumanie. Des aspects idéologiques et culturels. Préface par Silviu Lupescu, Iaşi: Polirom.

MATHIEU, Jean-Luc, 2003, *L'Union Européenne*, Cinquième édition mise à jour, Paris: PUF (Ed. I: 1994).

MEAD, George, 1963, *L'esprit, le Soi et la Société*. Trad. fr., Paris: PUF (Ed. orig. angl.-am.: 1934).

MORIN, Edgar, 1987, *Penser L'Europe*, Paris: Gallimard.

MUCCHIELLI, Alex, 1986, *L'Identité*, Paris: PUF.

PERELMAN, Chaïm; OLBRECHTS-TYTECA, Lucie, 1958, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles: Editions de l'Université de Bruxelles.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)

POND, Elizabeth, 2000, *The Rebirth of Europe*, Washington D.C.: The Brokings Institution Press. Cf. aussi *Renaşterea Europei* / La Renaissance de l'Europe. Trad. en roumain par Adina Avramescu et Adriana Gheorghe, Târgovişte: Pandora M.

POPESCU, Adina (coord.), 2007, « Clişee despre România. Texte şi opinii... »/ « Clichés sur la Roumanie », in: *Dilema veche*, IV, 184, 16-20 august 2007, p.16-22.

REY, Jean-Paul, 1943, *L'Etre et le néant*, Paris: Gallimard. Cf. aussi *Fiinţa şi neantul. Eseu de antologie fenomenologică*. Trad. en roumain par Adriana Necşulescu, Piteşti: Paralela 45, 2004.

RICOEUR, Paul, 1990, *Histoire et vérité*, Paris; Esprit (Ed. I: 1955).

RICOEUR, Paul, 1991, *Soi-même comme un autre*, Paris: Seuil.

SEGALEN, Martine (coord.), 2001, *Ethnologie: concepts et aires culturelles*, Paris: Armand Colin.

SEGALEN, Victor, 1986, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris: Livre de poche (Ed. I: 1978, collection de plusieurs textes, publiés entre 1904 et 1918).

TARTLER, Grete, 2006, *Identitatea europeană* / L'identité européenne, Bucureşti: Cartea Românească.

THEUNISSEN, Mickael, 1986, *The Other*. Trad. de l'anglais, Cambridge: The MIT Press (Ed. originale allemande : 1977).

TODOROV, Tzvetan, 1989 *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris: Seuil.

VICARI, Jacques, 2000, *La Tour de Babel*, Paris: PUF.

BDD-A4100 © 2008 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:54:42 UTC)